

La Reine, qui mourut en couches, était belle, ah ! belle... Même qu'on disait le jour du cortège : elle est trop belle. Mais si peu de temps fut la Reine qu'on oublia qu'elle était tant. Ce ne fut plus que cette jeune reine (vous savez bien) qui mourut en couches.

Quand le Roi se pencha sur le berceau de son fils, on l'entendit qui murmura : « Ah ! Belle... C'est vrai qu'elle était si belle ! » Et s'arrêta, regardant son fils. Il est rare que le fils soit aussi beau que la mère est belle.

Miroirs, fontaines, souvenez-vous ! Ce n'est pas à vous d'oublier.

Cette reine-là, qui n'était du tout coquette, n'interrogeait pas les miroirs. Mais les miroirs, mais les fontaines s'interrogeaient : « Par quoi si belle ? »

Ni par les cheveux, car il y en avait d'autres. Les siens n'étaient que des cheveux qui bouclant ne bouclaient qu'à peine. Et la Reine à ses coiffeuses : « C'est assez de boucles », disait-elle. Assez de ci, assez de tout ; de rose aux joues, de rouge aux lèvres. Quel besoin de pendre à l'oreille, et des pierres d'éclat partout ? « Elle a raison, songeaient les fontaines. Mais d'où vient l'éclat de la Reine ? »

Les éclatantes, les surprenantes, les affolantes, si la Reine... on ne les voyait pas. Elle qui ne rendait pas fous les sages. Au contraire. Les fous du plus fou devant la Reine devenaient sages. Une beauté com-

mune, autant dire, presque sans éclat, ne surprenant pas, qui ne voulait pas. Simplement la beauté parfaite. C'est pourquoi les bonnes gens, qui n'en savaient pas plus long que les miroirs et les fontaines, au passage du cortège de la Reine : « Elle est trop belle ! » Et s'interrogeaient.....

Le mot revint-il au Roi ? Le Roi, qui était bon roi, avait un peu de l'humeur chagrine et du mélancolique, sinon du sombre, que le veuvage assombrit au sombre. Il se forçait à sourire, parfois, d'un sourire à navrer le royaume. Quand on apprenait que le Roi avait souri, cela faisait comme un deuil public dans toute l'étendue du royaume. « Pardi ! qu'on disait, elle était trop belle ! »

Si le mot revint, j'imagine que le Roi : « Pourquoi trop, puisqu'elle rendait les sages plus sages ? » Mais qui aurait pu pénétrer les pensées du Roi ? Jadis, il se réservait du secret, même à la Reine. Seul à soi, il fut tout secret. Un roi qui pense, qui est bon roi, qu'il pense ! Le secret de sa pensée est son droit de roi. On souffrait le secret plus facilement que le sourire. « Le Roi a ses raisons », disait-on.

Par exemple, que le jeune Prince ne fût jamais d'aucun cortège, jamais au balcon du palais, pas le moindre portrait dans les gazettes, ni même un timbre-poste à l'effigie d'un semblant de prince, cela surprit ; on en jasa. Non certes pour accuser ; pour en jaser. Et toujours de conclure que si le Roi n'expliquait ses raisons, il devait cependant les avoir. On ne cache pas sans raison l'enfant royal, seul espoir d'un royaume, comme on cachait celui-là.

Miroirs et fontaines de nouveau songeaient.

Jadis, c'était de la beauté de la Reine, maintenant de n'avoir jamais aperçu le fils.

Quand le Roi se fut penché sur le berceau, son ordre aussitôt : « Qu'on enlève tous les miroirs de l'appartement du Prince ! » Et, dans la partie des jardins qu'on réserva aux sorties du Prince, on vida les bassins, qu'on transforma en corbeilles des plus belles fleurs.

La sage-femme et le médecin, qui avaient présidé à la naissance, furent comblés d'or et d'honneurs, sur la promesse, sans doute, de leur silence. Si l'on essayait de savoir, et par les ruses les plus tournantes, pas de muets plus muets que ces deux-là, dont on disait qu'ils étaient assez conteurs, volontiers bavards, avant l'illustre naissance.

On apprit que le Roi avait recruté dans les provinces écartées tout le domestique du Prince, nourrice, précepteurs, soubrettes, valets ; et, plus tard, quelques garçons du même âge que le Prince pour être ses compagnons de rire et de travail.

C'était comme un couvent, entouré de hauts murs, à l'intérieur du palais du Roi, mais un couvent où l'on riait, où l'on jouait, comme si les hauts murs, encore surmontés de piques, défendaient l'asile du bonheur.

Nul n'entrait, que le Roi. Nul ne sortait. Une seule porte ; trois molosses devant ; et le judas de la porte, doublé d'un voile, d'une austérité, d'une défiance carmélitaine ! Jamais un livreur, ni un plombier, ni un télégraphiste ne put se vanter d'avoir vu les compagnons, les valets ni le Prince. Le Roi, qui pensait, avait pensé la clôture, le comment et le pourquoi.

On jasa, manière de jaser ; on se lassa de jaser. On admit cette clôture, ou plutôt on la constata, comme on avait admis le silence et les autres pensées du Roi.

*

D'une année à l'autre, le Roi (on le crut du moins) ne fut plus aussi triste. Aux cinq ans du Prince, on fut bien surpris, un matin, de cette affiche partout sur les murs, signée du Roi, où le Roi se félicitait de la santé et de l'esprit du Prince, qui devenait prince, disait le Roi ; et quelle tendresse à le dire ! Au prochain cortège, on s'attendit à voir le Prince, mais on ne vit que le Roi. Quelque chose sur le sombre visage pouvait être de la joie du Roi. On aurait jaser, si l'on avait su de quoi.

A partir des cinq ans, chaque année, l'affiche signée du Roi. Quand le Prince eut passé les dix, presque à chaque mois : tantôt affiche, tantôt un écho dans les gazettes. Que le Prince apprenait le chinois ou l'arithmé-

tique. Qu'il n'avait plus de ces caprices et fureurs, qu'il avait, dont il était malade à en être malade. Qu'il aimait les tulipes et les perroquets. Qu'il préférait le jeu de paume au jeu de billes. Qu'il préférait la lecture au Jeu de paume ; puis la musique à n'importe quoi pourvu que la musique fût bien triste. Qu'il avait posé de ces problèmes qui ne sont que des problèmes. Qu'il avait accepté qu'ils ne fussent que des problèmes. C'est ainsi que le Prince devenait prince, parce qu'il devenait un homme.

Ce devait être un prince de dix-sept ans. De quoi rêver ! Les fontaines, les miroirs rêvaient. Les bonnes gens. Hélas ! La hauteur, la défiance des murs, la clôture... imperturbablement carmélitaines ! Les oiseaux seuls, les nuages, par-dessus le mur, parlaient du Prince ou le chantaient. Paroles de nuages et chants d'oiseaux. Allez comprendre !

On rassemblait des témoignages, qui témoignaient de quoi ? Les compagnons de même âge (c'était prouvé) étaient tous des enfants trouvés. Aussi prouvé qu'on les avait choisis en ces Provinces de l'empire qui sont Empire plus que Provinces, déserts plutôt, aux confins du froid et du chaud. Singulier mélange des origines et des races, si l'on avait pu dénombrer les compagnons, les uns aux yeux bridés par le reflet des neiges, les autres flambés comme des vases, les cheveux bleus. Valets et soubrettes de même, plutôt vers le canonique et la retraite.

Fallait-il croire ?... La Reine (vous savez bien), qui était si blonde, qui était si belle, quoiqu'elle fût d'une beauté commune, rose et blanche, comme est le beau par ici ; simplement ceci : qu'elle était la beauté parfaite ! Fallait-il croire que le Prince eût les yeux bridés, à la Mongole, ou le cheveu crépu et bleu ? Ceux qui osaient, quand on jasait, inclinaient à croire qu'il fallait. Toutes les disgrâces ensemble : le bridé, le crépu, la peau grasse, le nez camus, l'air approchant d'un Polyphème, la démarche d'un Centaure. Ils ajoutaient, par amour du Prince, figurant le pire : « Qu'importe ? disaient-ils. C'est le Prince et nous l'aimerons, lippu, crépu, jambe noueuse, poitrine velue. S'il est sage à mériter d'être prince, il sera prince. » Et, plus bas, ou chacun pour soi : « Après dix-sept ans sans comprendre, nous commençons. Le Roi est bon. Il aurait recruté des singes, s'il avait pu. C'est que l'aspect du Prince (rien que l'aspect) avait un peu du singe, ou d'un démon. D'où l'exil des miroirs, les bassins en vasques de fleurs, les macaques et les retraités, les visages de sable ou de

neige. Ainsi rien ne renvoyait l'image. Et les autres à l'image, ni plus ni moins. Avant de mériter d'être prince, jamais le Prince n'aura l'occasion de se mirer ni de savoir, ni de souffrir par le savoir. Hélas !... La Reine !... Il est rare que le fils soit aussi beau que la mère est belle. »

Au vrai, les oiseaux et les nuages, qui se moquaient bien du judas et des trois molosses, quand ils passaient par l'au-dessus des murs, tournoyaient, s'approchaient, ralentissaient, à rendre furieux les molosses. Les oiseaux inventaient du chant, les nuages de la couleur.

Un jour, ce fut comme un concert, du plus suave, dans une vapeur d'arc-en-ciel. Les martinets et les hirondelles eurent autant de gorge qu'à l'Opéra. Une mouette, qui s'aventura, se mit à chanter, comme on dit que chantait le cygne delphique. La sentinelle de service jura ses dieux qu'elle n'était pas ivre, que l'État pouvait en croire les oreilles d'une sentinelle. La mouette sur tous les tons : « Alléluia ! Alléluia ! » Un nuage d'oiseaux reprenant en chœur.

Matière à consulter plus qu'à jaser.

Un Pontife, que l'on consulta, répondit que les oiseaux et les nuages étaient ivres, si la sentinelle ne l'était pas, mais de cette ivresse évidemment surnaturelle que provoque la vue directe des Principes, quand ils se dévoilent, celle aussi de la Patrie ou de la Vertu.

Il ne pouvait être question des transports de l'âme à la rencontre du Beau, puisque les compagnons étaient macaques et que le Prince devait avoir un peu du Polyphème ou des Centaures. Le Pontife enfin voulut conclure, bien que les voies de la Providence fussent obscures, à la compétence de Dieu qui avait fait naître le meilleur prince de la plus belle des reines pour succéder au plus sage des rois.

La conclusion fut généralement admise. Le Prince aurait donc de la vertu et les cheveux bleus. Si sa peau était grasse, ses yeux bridés, son teint d'épices, et peut-être la jambe noueuse, quel privilège cependant de posséder un prince qui soit le principe vivant du Devoir, le corps visible de la Patrie ! Un modèle pour tous, qui fortifierait, qui ravirait.

« Il était temps », disaient les vieillards, qui jugeaient que les mœurs se dépravaient de jour en jour. « Quel enthousiasme parmi les hommes, quand ils verront ! Car il y a toujours une ressource de plus de zèle chez les hommes, même dépravés, qu'à la nature frivole des oiseaux et des nuages ! »

La sentinelle répliquait, à part soi, que les oiseaux, les nuages étaient ivres, qu'elle savait ce que c'était, qu'elle n'avait jamais été ivre de la Patrie, bien qu'elle eût combattu pour elle, qu'on pouvait lire les Principes dans le Règlement et qu'ils n'avaient jamais enivré personne. Mais qui se soucie des méditations d'une sentinelle ?

Il n'était question partout que de cette ivresse surnaturelle, qui gagnait les courtisans et les ministres comme elle avait fait les vieillards. On espérait beaucoup de l'ivresse des courtisanes pour la propager. Les plus jeunes, garçons et filles, balançaient encore. Ils s'intimidaient à la vertu. Ils se raidissaient surtout au macaque et au Centaure. Ils auraient eu volontiers de la flamme, si le Prince n'avait pas eu la peau grasse et le cheveu bleu.

Vint la fête du Prince, que l'on célébrait au solstice d'été. Le Roi avait appelé son fils Salamali, ce qui voulait dire Lumière en cette langue-là. Le même mot désignait aussi l'esprit quand il a toutes les lumières. Aucun prince ne s'était nommé Lumière. Le saint était dans le calendrier, au jour du plus de lumière, mais le nom était difficile à porter. On le réservait aux Maréchaux vainqueurs.

Pendant seize ans, on avait célébré sans le Prince. Le nom de Salamali était partout, en girandoles de lumières, sur les drapeaux et les boutiques. Que le Prince fût invisible, comme un esprit ou comme une lumière encore invisible, cela ne troublait point. Les danseurs dansaient ; les tireurs tiraient ; les rieurs riaient. Le crépuscule était si long, le ciel de la nuit pâlisait si vite qu'il était évident que la lumière était de la fête, et le Prince aussi. Mais cette année-là, la dix-septième, il se fit un mouvement de curiosité, bien avant la fête, à cause des oiseaux et des nuages. C'était comme un appel de tout un peuple à son Prince. On désirait de voir enfin, au moins d'apercevoir. On oubliait presque l'air de Polyphème.

Quand le Roi annonça par affiches qu'on apercevrait, que certains auraient même tout le loisir de voir, quelle hâte à se préparer ! Il fallait être digne de voir.

Le Roi avait fixé deux temps. Au premier, il présenterait à sa propre famille ; au deuxième, le peuple connaîtrait son prince. On lisait cela sur l'affiche. La famille était convoquée à minuit.

Le Roi n'avait pas dit qu'il frapperait au guichet du couvent-collège vers dix heures, comme il frappa, accompagné de sa pupille la préférée, qui tenait le Roi par la main. La sentinelle, qui était celle de l'Alléluia des oiseaux, reconnut fort précisément la pupille, si souvent aux côtés du Roi.

—Le Prince n'a pas été averti des cérémonies de sa fête, dit le Roi à sa pupille. Je te charge de l'avertir. Je n'ai de confiance qu'en toi.

Il ajouta :

—Cette clef ouvre tout. Certes, le Prince n'était pas en prison, mais désormais il est libre. Ouvre tout. Adieu.

Au Roi qui tendait la clef (ce n'était même pas une clef d'or !) :

—Comment le distinguer parmi ses compagnons ?

—On ne se trompe pas au Prince, répondit le Roi.

(...)

La petite trembla, trembla.

Mais enfin elle avait du cœur. Elle connaissait aussi son devoir, qui était cette clef dans sa main, à ouvrir tout. Quand on est pupille du Roi, que vive le Roi ! C'est un bon roi.

Alors, tremblante toute, le cœur gonflé à rompre, soudain vidé comme s'il n'y avait plus que du vide à jamais dans ce cœur, elle se précipita vers celui-là, qui devait être....puisque le Roi l'avait dit. Héroïque ou folle ? Ce n'était pas à elle de le savoir. Elle serrait dans sa main la clef, qui était son devoir. D'une telle fougue qu'elle tomba, le cœur vide et gonflé, aux pieds de celui-là, qui était bien le Prince. Elle avait crié : « Prince ! » en tombant aux pieds, ne trouvant rien d'autre dans son cœur. Et lui : « Que voulez-vous de moi ? » Cette voix, la voix du Prince...

Venait-elle des enfers d'une poitrine monstrueuse pour torturer ainsi, pour brûler tout le dedans du cœur, et de là partout, la brûlure de veine en veine à toute la chair d'un jeune corps écroulé ?

Que cette fille fût torche au-dedans, cela ne diminuait rien du devoir. L'écroulée se releva, n'étant plus que son devoir, et tendit la clef.

—De la part du Roi, dit-elle. A ouvrir tout. Certes, vous n'étiez pas en prison, mais désormais vous êtes libre. Le Roi l'a dit Je vous conduirai.

Il prit la clef.

Il prit aussi la main, qui ne tendait plus que la main.

Avait-il tant d'ardeur monstrueuse, comme celle que communiquait sa voix, qu'il ne sentit même pas que la petite main était brûlante ?

Il s'élança. Elle devant, toujours plus vite, ainsi qu'un oiseau lancé. Tenant par la main (ce n'était que son devoir), abandonnant sa main, n'osant regarder en arrière. Fuyait-elle ? Qui fuyait-elle ?

Pensait-elle qu'elle arrachait le Prince à cette prison, où il était vrai pourtant qu'il était, bien qu'il n'y fût pas en prison ? Et lui, Prince et Vertu, dont s'émerveillaient les nuages, pourquoi s'élançer sans le moindre discours à ses compagnons, qui devaient aussi, à leur manière, participer au Principe, à la Vertu, même si, de leur aspect, un peu et trop du lapon ou du moricaud ? Le visage n'est que du visage. Le plus ou le moins noir de peau altère-t-il l'inaltérable, qui n'est que la règle toujours, d'arithmétique, de musique, ou du jeu de paume ? Et s'ils étaient fort bruns ou bridés, pas à craindre de trembler ni de brûler à les voir ! Mais fille tremblait, brûlait au seul aspect du Prince.

Sans dire, pourtant, il s'élança, comme s'il fuyait ; et fuyait quoi ? Sa prison ? Ce n'était que clôture.

Jamais ils n'ont revu ce jeune Prince leur compagnon, qui leur était si familier qu'ils ne voyaient plus le visage mais l'âme, comme c'est le privilège de la jeunesse. Plus tard, hauts personnages du royaume ou de l'empire, aussi hauts que l'étaient les murs, cette ride à leur front... Le regret peut-être que lui, si visiblement la lumière d'une âme (qu'importe, après tout, le visage ?), se fût sauvé comme on se sauve, dans sa main la main d'une fille.

(...)

Ils rencontraient des murs après des murs, d'autres portes. La clef du Roi les ouvrait l'une après l'autre.

Quand ils eurent marché longtemps, comme on marche, elle au demi pas devant, cette envie de nouveau, cette folie de courir, à ne plus pouvoir courir.

—Mon cœur va s'arrêter, dit-elle. Il faut enfin nous arrêter. J'ai à vous dire, de la part du Roi... Mais comment vous dire ?...

Du Roi, ce n'était que les deux temps ; le premier, où le Roi présenterait le Prince à la famille, le deuxième à la République. Elle embrouilla les deux. Le Prince les débrouilla. Si elle ne savait comment dire, c'est qu'elle avait autre chose à dire.

La lune disait autant que lune pouvait, mais elle n'arrivait à dire ce que la fille eût voulu dire. Et la fille, que cela, exactement, qu'elle ne voulait pas.

Au Prince qui demandait : « Pourquoi trembler si fort ? Suis-je épouvantable ? » Elle répondait : « Je tremble. » Et le Prince de conclure : « Je suis donc épouvantable. »

Salamali peut-être avait trop de lumières. Quand on est soi-même Principe, on passe sans y penser aux conséquences. Salamali avait sa pente à préférer les désolantes.

—Si je devinais votre nom...

—Vous ne devinerez pas, dit-elle. On m'appelle Demoiselle. Ce n'est presque pas un nom. Le Roi dit que c'est le plus beau. Mais le Roi est bon.

La voix du Prince : « Le Roi a toujours raison. » Elle entendait cette voix, au demi pas, comme une voix de clair de lune par derrière.

Assurément, ce n'était plus la voix d'un monstre. Mais les monstres ont quelquefois des voix de lune, où tremblent l'or et l'argent. Comme les

dentelles. et les rubans du bonnet de la Mère-Grand... N'empêche ! Il y avait du loup dedans. Prenez garde, Chaperon rouge !

Demoiselle doublait sa garde.

(...)

—Quand je suis seule avec le Roi, dit Demoiselle... (se gardait-elle ?), jamais il ne m'appelle Demoiselle.

—Et quel est votre nom pour le Roi ? demanda la voix, presque celle du Roi.

—Il faudrait avoir la voix du Roi, dit-elle.

Puis de sa voix Demoiselle :

—Pupille !... comme il m'appelle.

—Pupille !... répéta la voix tout à fait du Roi.

Au demi pas derrière, le souffle à la nuque de fille, un frisson de la fille au souffle de la voix.

La voix rêva, à haute voix ; c'était son tour.

Pupille (ou Demoiselle), aussi vive que l'hirondelle, sans prendre garde, se retourna.

Elle riait sans rire, comme sait rire un regard. Une bouche en quadrilatère, qui découvrait quatre dents mignonnes ; elles vous auraient mordu, si l'occasion, mais elles riaient à quatre, comme sur le front quatre mèches. Une, trois, quatre : on se demandait pourquoi. Le front en trapèze courbe ; une oreille sur deux, l'autre parmi les cheveux ; le nez droit de guingois, si droit ; le regard si droit, comme triste à force d'être juste et droit. Noir de cheveux sans une paillette, le noir du cirage de ménage ; ou d'un carnet de comptes, sottement, vertueusement. Rien du noir à castagnettes des Espagnoles ! La petite a ficelé deux tresses noires en ficelles, l'une surtout, raide ficelle. Des épaules, pas. Un cou à ne pas en gémir d'extase. Une raideur de tout, comme à l'école. Mam'selle ! Le regard des pupilles, c'est vrai. Deux diamants imperturbables, qui interrogent. « Êtes-vous un monstre ? »

Il suffirait d'appuyer ses lèvres sur les quatre dents, le pauvre visage de pauvre ne serait plus rien qu'un regard, un reproche, une épou-

vante, comme un regard de chatte malade : « Pourquoi ne m'avoir pas noyée dans la lessiveuse, avec les autres ? »

Elle devait avoir oublié la lessiveuse, puisqu'elle riait. Plutôt tremblement que rire, mais riait.

Elle cessa tout à coup de rire.

Le Prince eut à peine le temps de voir le quadrilatère et les mèches. La chatte fuit déjà ; menu-trottant, fuyait, trottait. Qui la rattrape ?

Son cœur s'arrête ; elle s'arrête. Alors le Prince la rattrape. Elle veut bien. Elle se retourne et rit. Ne veut plus ; voudrait peut-être. Côte à côte, les voilà qui fuient. Fuir ensemble n'est plus se fuir.

Fuiraient-ils le palais du Roi, les hauts murs et la clôture ?

Ce n'est qu'un pays sans clôture, dans le vague du clair de lune. Des jardins comme magiques, plus jardins que les jardins. Toutes les fleurs, celles des jardins, d'autres fleurs.

Les eaux des ruisseaux si vite ruissellent qu'elles ne roulent que de l'or et de l'argent de lune, sans aucun reflet des fleurs ni des visages. Le Prince y penche son visage ; il n'y voit rien.

Quand il s'arrête et se penche, Demoiselle Pupille d'abord s'arrête, un sourire au quadrilatère, non plus de dents qui vous mordraient, mais de lèvres qui s'offriraient.

« Quel visage est donc mon visage ? se dit le Prince. Une fille s'offrirait au monstre, même par devoir ? Ce n'est pas probable. »

Mais elle fuit de nouveau comme elle fuirait un monstre. Et de nouveau le Prince : « Je suis un monstre ! »

Persuadé qu'il était monstre, quand il s'arrêta à la margelle. Dans un bassin d'apothéose, dix jets d'eau à qui le plus haut. Une rumeur presque d'oiseaux, comme à l'heure des oiseaux avant l'aube. Un brouillard d'eau, qui mouillait autant que brouillard bien qu'il ne fût qu'un arc-en-ciel. L'eau du bassin à vaguelettes, à n'y rien voir, pas plus que le Prince n'avait pu se voir au ruissellement des eaux vives.

(...)

Demoiselle, encore tremblante mais se retenant de trembler, s'était assise auprès du Prince, à la margelle.

(...)

Les oiseaux et les nuages de jets d'eau : « Alléluia ! » Demoiselle a levé la main, paume ouverte, comme un autre visage à côté de son visage de bonheur.

Est-ce pour saisir au vol un oiseau ? L'âme d'un prince est plus qu'un oiseau, mais elle est moins difficile à saisir. D'ordinaire, quand les oiseaux chantent ainsi, c'est qu'une âme est prise.

Cependant, parmi les rires de l'Alléluia, le Prince entendait un autre rire, une voix flûtée, ta ta ta, presque de flûte, celle qui conseillait toujours de rabattre d'un rang.

Et cette fois, légère, conseillère, comme d'un ami qui vous chuchote à l'oreille : « Au diable le flon-flon de ces Alléluias, disait la voix. A force de sublime on peut devenir bête. La main de la fillette et son geste pour saisir, est-ce pour saisir ? Un geste peut avoir tant de sens ; ou bien n'avoir du tout de sens !... Tu gardes tes mains nouées : c'est bien. Ne précipite rien. Ton esprit est un peu le cousin du mien, toujours en avance ! »

Il est dur de ne pas se précipiter au bonheur quand il est là qui lève la main et qui fait signe. Voudrait-on s'arrêter le cœur ? Ce ne serait que mourir, mourir de bonheur.

Si le Prince crut que son cœur s'arrêtait soudain et qu'il allait mourir (« Au diable le bonheur et l'Alléluia ! »), ce ne fut pas à cause du rire et du geste pour saisir, mais parce que la main promptement devant le visage crispé, qui n'était plus que ce regard de chatte malade, ne fut pas assez rapide pour cacher une sorte d'horreur ou de désespoir.

Comme un visage de jeune fille que la mort aurait surprise en train de rire : le visage lui rit encore, mais ce sont les traits de la mort. Il n'y aurait rien d'aussi navrant. Ainsi Demoiselle, qui pourtant n'est pas morte, qui court si vite que le Prince va la perdre s'il ne se précipite. Car il a décidé ; il a juré par son courage qu'il aura le courage de savoir.

Flûte, flûte à ses oreilles :

—Pourquoi savoir ? Que crains-tu de savoir ? Si tu crains, autant ne jamais savoir... Tu avais noué tes mains ; c'était bien. A quoi me sert ma flûte, si te voilà qui cours et qui te précipites ?

Vaine flûte ! C'est un prince aux sourde oreilles, qui ne sait pas ce qu'il veut savoir. Mais qui voudra saura.

D'où vient à Demoiselle ce renfort de souffle à courir si vite ? Le désespoir est-il si fort ? ou l'horreur ?

Et puis, tout à coup, comme un cerf aux abois qui s'écroule, elle s'écroule. Elle n'est plus que ce petit tas d'étoffe et de ficelle, là-bas, dans le clair de lune. On dirait que le visage rit encore, les yeux clos, comme d'un désespoir qui serait le bonheur.

Le Prince a ramassé l'étoffe, la ficelle, Demoiselle, qui a si peu d'épaules, de gorge, ne pèse pas plus qu'une chatte morte.

Est-elle vraiment morte ? Rien ne marque qu'elle sente que Salama-li la porte. Cette petite sœur dans ses bras, tendre comme il serait pour la petite sœur, il invente des respects, mais quoi de plus naturel que la tendresse ? Dans le nid de ses bras, jalousement, amèrement. Pourquoi le don de cette enfant, s'il faut déjà qu'elle soit morte ?

Il écoute, à travers l'énorme silence, s'il découvrira quelque ruisseau d'eau vive. Rien que silence.

Reviendra-t-il au bassin des oiseaux ? Inutiles oiseaux, à part leur rengaine. Et même la flûte, ironique et fraternelle... Elle doit connaître ruisseaux et fontaines. N'est-elle plus fraternelle ?

—Flûte à voix de flûte, dit le Prince. n'as-tu donc plus rien à me dire ?

La voix, comme un écho :

—Je ne puis que me taire. Ce que je sais je dois le taire. Ce que tu veux savoir, tu le sauras bientôt.

—Je me moque de savoir, répond le Prince. Sinon savoir où trouver de l'eau, pour y baigner ce pauvre visage !

—L'eau ? Tu désires ce que tu crains. Tu ferais mieux de craindre. Rien de plus commun, rien de plus fidèle, hélas ! que de l'eau.

Alors le Prince, d'un ton de Prince, comme s'il commandait à la terre : « je veux de l'eau ! »

Cette nappe d'argent, d'un éclat aussi pur que celui de la lune, c'est un bassin, une margelle comme à l'autre. De l'eau. Le Prince, de son mouchoir trempé, caresse les paupières, les joues, le cou, tant et si bien que l'écroulée peu à peu se dresse.

—Où suis-je ? dit-elle.

—Je ne sais où ! Sans doute dans le royaume de mon père et du clair de lune.

Si naturelle est la tendresse qu'il embrassait les joues, le cou, les paupières, afin de joindre un peu de chaleur à la fraîcheur de l'eau, et de s'y joindre.

—Pupille, ouvrez-vous sans crainte. La crainte n'est qu'à Demoiselle. Je craignais, je n'ai plus de crainte. Ne suis-je pas le Prince, le fils de ce Roi qui pense, qui pense pour vous et pour moi ?

Il la soutient sans qu'elle y pense, le bras respectueusement mais si tendre autour de la taille, afin de soutenir.

—Où voulez-vous aller ? dit-elle.

—A ce bassin de lune et d'eau, dont l'eau est fraîche et la lumière bénéfique..

Lorsque Pupille et Salamali se penchèrent, ce fut comme un frisson d'eau sur l'eau.

(...)

Pupille, on le devine, attendait le reflet du Prince. Et le Prince vit (première fois) le reflet de quelque chose dans un miroir. C'était le reflet de Pupille.

—Pupille ! Êtes-vous deux ? Vous êtes deux, vous n'êtes qu'une ! Ces yeux trop larges. Sur l'eau, ou le miroir c'est vous ! Vous ?... Alors... Alors serait-ce moi ?

Dans un cri (de joie, de douleur, d'évidence ?) :

—Plus beau que la Reine ! cria Demoiselle.

Elle était cette pupille de roi à regards de roi. Le Prince, lui, les mains nouées :

—On m'avait dit... Mais ce qu'on dit !... Il était donc vrai que la Reine ?...

Une flûte solitaire, qui ne chante que pour soi :

—Regarde-toi ! C'est toi. Encore plus beau que la Reine, toi ! Elle n'avait qu'une beauté parfaite, mais commune. On pouvait rabattre à commun. Mais toi ! Mais toi !...

Il n'avait pas sur les espèces du beau, ni les degrés, même les rudiments qu'avaient les sentinelles. On avait banni tout miroir, chose ou l'idée, par ordre du Roi. Une commission avait expurgé les livres. Le Prince, qui était fort instruit, du magnétisme ou de l'hydraulique, ignorait tout de l'optique, qui l'aurait instruit des images ; à peine une teinture d'astronomie, à cause des lunettes.

On avait relu les poètes, et corrigé. Que de soins, que de prévoyance ! Qu'on imagine... Heureusement, le Roi pensait. Les vitres des fenêtres étaient d'une matière translucide, mais qui ne renvoyait aucune image.

Sans oublier la direction des consciences, quand tous grandirent, afin que le péché le plus secret, le plus terrible, fût de dire, ou de penser, que le prince Salamali n'avait pas son visage comme les autres ; car enfin, de par le miroir des fontaines, il était clair qu'il ne l'avait pas.

Et le Roi ? direz-vous... Le Roi, depuis la mort de la Reine, portait la barbe assyrienne, à tant d'épaisseurs et de nœuds de barbe qu'on n'apercevait qu'à peine le visage, son large front caché sous un bonnet à couronne.

Quoi qu'il en soit, par les effets d'un chef-d'oeuvre de politique, Salamali, qui connaissait assez bien les passions de son âme, ne connaissait pas son visage. Quand on lui parlait de la beauté de sa mère, il traduisait beauté de l'âme, comme celle qui le ravissait, jouant ou écoutant ses chères musiques. La beauté, ce qui lui montait à l'âme, ne pouvait venir que de l'âme.

Il avait senti quelque chose de cela, en regardant Pupille. Surtout lorsqu'elle était dans ses bras et qu'il lui baisait les paupières. Il en aurait pleuré, comme à la musique !

Ce tout autre visage, au miroir de la fontaine.

Le Prince avait cru d'abord que c'était le reflet ou l'ombre de la Reine. D'où ce brusque sanglot, du fond des âges, ces deux larmes au bord des yeux, qui lui coulaient maintenant sur le visage.

« Ta beauté plus que parfaite ! » avait chanté la flûte, qui, pour cette unique fois, n'avait pas le moindre sifflet dans sa flûte d'extase.

Et le Prince à son tour, devant sa propre image, dans une sorte d'extase, d'autres larmes toujours après les deux premières. Pourquoi si tristes, si douces, pourquoi des larmes ?

Pupille, sans que le Prince l'entendît, jusqu'au demi pas s'approcha et vit l'image qui pleurait.

Elle se souvenait des paroles du Roi : « On ne peut se tromper au Prince. » Et qui donc s'y serait trompé ?

Il y avait bien des statues et des portraits dans la galerie du Roi, d'anciens dieux qui ne l'étaient plus que par la beauté, des visages d'amour, anges ou pages, dont la pierre ou la couleur perpétuaient la grâce, qui peut-être avaient eu de ces grâces dont l'âme s'émerveille, mais rien de comparable au Prince. Sur la plupart des visages, anges dieux ou pages, un je ne sais quoi de trop de grâce prétendait à se faire aimer. Le jeune Prince ne se doutait point qu'il fût la grâce, mais il l'était.

Les oiseaux, les nuages, quand ils étaient ivres, Alléluia ! Ce n'était pas à cause des seules vertus de l'âme. Le premier cantique venu, parce qu'on ne sait quoi chanter quand on est ivre : ils avaient leur raison d'oiseaux, qui n'est pas celle des principes ni des pontifes. Ils ne chantaient et célébraient ni la patrie ni le devoir. Sensibles artistes des artistes ! Ivres étaient de ces dix-sept ans d'un garçon, qui est garçon (qui est le Prince, aussi). Avaient-ils tort ou raison ? La sentinelle avait raison, qui disait simplement qu'ils étaient ivres.

Ivre aussi, Demoiselle ou la Pupille, d'une telle fougue, le cœur enflé vidé, quand elle tomba aux pieds de celui-là qui était prince. Et puis se sauva, ivre !

De quoi ? On dira d'amour. C'est trop dire. L'amour ne fuit pas aussi vite. Il fait semblant. Il ne s'écroule pas au bout du souffle. Il ne tremble que pour montrer qu'il tremble. Or, au demi pas derrière, et sans que le Prince la vît, Pupille tremblait encore. Peut-être que l'amour est-il plus que l'amour. Alors, Pupille aimait, qui, ses mains sur le cœur, ne tremblait que de désespoir. Au miroir de lune, elle regardait deux larmes après deux. Pourquoi pleurer ?

—Si moi j'étais belle comme il est beau, pas ce visage d'Assistance et mes tresses de ficelle, j'aimerais, j'oserais l'aimer !

L'un séparé de l'autre longtemps pleurèrent. On croit que c'est longtemps. Parfois, ce n'est que le temps de quelques larmes.

La lune, au haut du haut, elle qui se règle sur les observatoires, mesure le peu de temps de nos larmes, si peu de temps.

—Ils vont trop vite, disait la lune... Pupille dans son désespoir ; et lui...

Lui se redressa du bassin et s'enfuit si vite qu'elle, la petite, n'eut pas le temps de sécher ses larmes au mouchoir.

* *
*